

UNIV. OF  
TORONTO  
LIBRARY











# Les Tenailles

11

---

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,  
y compris la Suède et la Norvège.*

---



PAUL HERVIEU

# Les Tenailles

PIÈCE EN TROIS ACTES

*Représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre-Français  
le 28 septembre 1895*



155770  
27/8/20

PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

IV

PQ  
2275  
H7145  
1916

—  
v  
—

A CHARLES LE BARGY

SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

*en bon souvenir d'amitié*

P. H.

151

## PERSONNAGES

MICHEL DAVERNIER. . . . .	MM. LE BARGY.
FERDINAND VALANTON. . .	PIERRE LAUGIER
ROBERT FERGAN. . . . .	RAPHAËL DUFLOS.
UN DOMESTIQUE. . . . .	GAUDY.
RENÉ FERGAN. . . . .	PETIT FERNAND.
PAULINE VALANTON. . . . .	M <sup>mes</sup> BLANCHE PIERSON.
IRÈNE FERGAN. . . . .	MARTHE BRANDÈS.



# Les Tenailles

---

## ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon élégant. Au fond, un jardin d'hiver. Portes à gauche et à droite. Lampes allumées; luminaire de petites réceptions.

### SCÈNE PREMIÈRE

IRÈNE, PAULINE. *Au lever du rideau, Pauline raisonne sa sœur avec tendresse. Irène, agitée, nerveuse, traverse la scène dans toute sa largeur. Les hommes sont à fumer, en vue, derrière la porte vitrée d'un jardin d'hiver.*

PAULINE.

Enfin, qu'est-ce que tu reproches à ton mari?

IRÈNE, *avec force.*

Je lui en veux de ne pas l'aimer.

PAULINE.

A qui la faute? Tu l'accuses de n'être pas aimé. Il te répondrait peut-être que tu n'es pas aimante.

IRÈNE.

Ah! je sens bien que je saurais chérir quelqu'un, que je le peux, que j'y aspire de toute mon âme! Mais celui-ci, en dix ans de mariage, de vie en commun, il m'a conduite, non pas même à la résignation; c'est au désespoir que j'en suis.

PAULINE.

Ah! quand j'ai vu, le mois dernier, que cette satanée loi du divorce venait d'être décidément votée, j'ai aussitôt pensé au nouveau stimulant que vous alliez y trouver, toi et tes pareilles, ma pauvre Irène, qui jusqu'à présent vous contentiez de faire tout bonnement très mauvais ménage...

IRÈNE.

Je ne m'en suis jamais contentée.

PAULINE.

Pourquoi n'arranges-tu pas autrement ton existence? Tu n'as pas d'enfant pour te consoler; prends le monde pour te distraire. Ne refuse pas les occasions de vivre le plus possible au dehors. Ici, dans cette maison si bien faite pour recevoir, où il y a une grande aisance, un homme bon garçon, en somme, une femme charmante,

recommence à te montrer accueillante. Rouvre cette intimité que tu as peu à peu rétrécie et qui ne compte guère que moi, ta vieille sœur, pas bien divertissante, ton beau-frère, et, de temps en temps, un passant comme ce soir.

IRÈNE.

Ce n'est pas de plaisir que j'ai besoin, c'est de bonheur. Je pleure l'absence de cette santé-là : tu me conseilles de me droguer.

PAULINE.

Encore une fois, Robert n'est sans doute pas l'idéal. Mais c'est toi-même qui fais ton malheur, avec les agitations de ta nature, avec tes songeries, avec les vivacités de ta jeunesse. Ça te passera, va, et plus vite que tu ne crois!...

IRÈNE.

Peux-tu me faire un crime d'être différente de cet homme qui ne s'enthousiasme pour rien, qui ne se révolte de rien, qui n'est rien, rien de rien que mon maître!... que mon maître absolu, à moi...

PAULINE.

A toi qui tends l'oreille à tout, qui te passionnes pour tout, qui es toujours prête à vivre ou à mourir de tout.

IRÈNE.

Je ne prétends pas être d'une essence supérieure. Je n'ai point de vanité. Je ne demandais pas à mon mari

d'être un grand homme. Il m'aurait suffi peut-être qu'il fût un pauvre homme, un pauvre diable d'homme, ayant au besoin des défauts, même des vices, mais alors des émotions, des peines, à la rigueur, un tourment de vie enfin pour le mêler à la flamme intérieure de ma vie. Mais le mien ne me laisse pas seulement une possibilité de le plaindre, de dépenser pour lui un peu de mon cœur, qui est si gros.

PAULINE.

Pourtant, tu aurais de belles occasions d'en avoir un peu pitié!... Voyons : vos dissentiments en toute chose, vos brouilles, vos querelles, il y a de quoi le rendre enragé.

IRÈNE, *avec une ironie méprisante.*

Tu ne le connais pas!... Les gens de son espèce se sentent toujours tranquilles, dans leur conviction d'avoir raison. En se levant le matin, il est déjà prêt à avoir raison toute la journée. Il a raison avec les domestiques, avec ses chevaux, avec n'importe qui. Dans toutes les histoires qu'il rapporte, il y a toujours quelqu'un qui avait tort, et lui qui avait raison.

PAULINE.

Il n'y a que contre toi...

IRÈNE, *farouche.*

Si!... Son droit de mari a raison contre moi, quand cela lui convient, et sans que cela me convienne.



PAULINE.

Je me permets un peu de te prêcher ainsi en paroles, parce que je te prêche aussi d'exemple. C'est moi qui t'ai mariée, en effet; mais tout comme j'avais été moi-même mariée par notre mère. Mon mari est identique au tien. Ils ont tous deux les mêmes façons comme il faut de se comporter, le même genre d'oisiveté dans leurs fortunes équivalentes. Leurs habitudes de cercle, de sport, de chasse, sont à peu près semblables. Dans leur monde de fils de famille riches, ayant eu des papas laborieux, ils sont une légion de maris pareils, qui ont sagement épousé, avant d'être trop chauves, avant d'être trop laids, des jeunes filles bien dotées comme nous, bien élevées à des couvents comme le nôtre. Et je vois tous ces ménages composer très correctement la bonne société moyenne. Et pour mon compte, je me satisfais fort bien de mon sort. Et Ferdinand et moi nous nous aimons sincèrement... ainsi que nous le devons.

IRÈNE.

Oh! je le reconnais : vous êtes un certain nombre d'épouses toujours contentes de votre sort. Mais c'est vous qui, à l'occasion, feriez aussi les veuves les plus résignées. Les unes et les autres sont du même bois.

PAULINE, *un peu piquée.*

Voilà un trait dont je ne saisis guère l'à-propos.

IRÈNE.

Ah çà! tout à l'heure, en dînant, pendant les récits

que Michel Davernier nous faisait de son séjour en Grèce, tu ne te rappelles pas ce que ton mari a dit, dans cet ordre d'idées. Il a dit tout naturellement : « Si j'avais le malheur de perdre ma femme, et que je fusse encore assez jeune, je m'en irais faire un grand tour, partout par là-bas. » Toi aussi, tu as eu l'air de trouver cela tout naturel.

PAULINE.

Eh bien, quoi ?

IRÈNE.

Qu'un bon mari, en face de sa bonne femme, entrevoie ainsi un art d'être veuf : se mettre à voyager... avec un tout petit bagage...

PAULINE.

Tu vas toujours aux extrêmes.

IRÈNE.

Et toi, telle est donc ta manière de bien s'accorder en ménage ! Ce n'est pas comme cela que je veux être aimée, ni que je peux aimer. C'est contre cette misère que je crie et que je me débats ici.

PAULINE, *malicieusement*.

Si j'ai prêté peu d'attention à ce propos de mon mari, c'est sans doute que je m'amusais alors à te contempler.

IRÈNE.

Moi ?

PAULINE.

Oui, toi, pendant que Michel Davernier nous tenait sous le charme de sa parole. Ses idées m'ont paru diablement avancées sur toutes choses; mais tu m'as eu l'air de le trouver fort éloquent!...

IRÈNE, *avec embarras.*

Que vas-tu chercher là ?

PAULINE.

Veux-tu même que j'ajoute le motif auquel j'attribue l'irritation particulièrement nerveuse où tu es contre ton mari ? C'est qu'il a manqué, je l'avoue, de compétence, et un peu de finesse, en discutant avec Michel. Depuis que nous revoyons notre ami d'enfance, jamais ton mari n'avait eu l'occasion de donner aussi petitement sa mesure.

IRÈNE, *troublée.*

Alors tu penses... Que penses-tu ?

PAULINE.

Je pense que tu auras été blessée dans ton amour-propre; et qu'il n'y a en tout ceci que des choses qui vont passer... (*Désignant le fond de la scène.*) On dirait que nos fumeurs se disposent à revenir. Je te préviens que tes yeux sont fort rougis. Tu devrais peut-être...

IRÈNE.

Oui, une fois de plus me recomposer une mine. (*Elle passe dans sa chambre en sortant par la droite.*)

*SCÈNE II*

PAULINE, FERGAN.

FERGAN.

Comment, ma chère Pauline, ma femme vous laisse seule ?

PAULINE.

Vous arrivez juste à temps pour la remplacer.

FERGAN.

A vrai dire, je venais prendre congé de vous. Irène n'avait pas daigné m'avertir que nous avions des invités. J'ai dû prétexter une affaire urgente pour fausser compagnie à votre M. Davernier. Je veux bien croire que c'est un garçon de grande valeur, mais il m'assomme. Je l'ai laissé à Ferdinand, qui a l'air de le supporter pas mal.

PAULINE.

Et vous vous en allez faire votre tour de flânerie indispensable au cercle.

FERGAN.

Oh ! indispensable, non ! Mais, vous savez, on est un petit groupe à ne faire sa partie qu'entre soi. On se quitte à sept heures en se disant : « Viendrez-vous ce soir ? — Je viendrai si vous venez. — Eh bien, je viendrai ! » Alors on a un but, un peu une parole à tenir.

PAULINE.

Ne vous demandez-vous jamais si vous n'auriez pas un but plus sérieux à poursuivre ? Oui : la pacification de votre intérieur. Que pensez-vous qu'éprouve votre femme toutes les fois que vous la laissez seule, à votre toyer ?

FERGAN.

Ma femme ? Elle en est enchantée ! Vous avez pu constater combien elle était maussade, désobligeante pour moi pendant le temps du dîner ? Eh bien, dès qu'elle va me savoir parti, je parie qu'elle redevient tout aimable, toute gaie. Dès que j'arrive où elle est, je vois aussitôt sa figure se renfrogner ; je m'éloigne, il lui vient tout de suite un air de délivrance.

PAULINE.

Au lieu de vous complaire dans ce genre d'observations, vous feriez mieux de tout essayer pour remédier à un état de choses qui est grave.

FERGAN.

Que voulez-vous que j'y fasse ? C'est Irène qui a pris

les allures de ne plus pouvoir me supporter. Cela a commencé je ne sais comment, cela continue je ne sais pourquoi : je ne veux même pas me donner l'air de m'en apercevoir.

PAULINE.

Si vous vous entêtez ainsi de votre côté, elle s'entêtera du sien. Et le mal, entre vous, ira toujours en s'aggravant.

FERGAN.

Tant pis ! Moi, j'ai beau chercher, ma conscience ne me reproche rien. De quoi Irène se plaint-elle ?

PAULINE.

De rien précisément... De n'être pas heureuse.

FERGAN.

Croit-elle que je le sois ! Avec ses bizarreries de caractère, ses hostilités continuelles, ses figures désolées ou mauvaises !... Qu'elle le sache bien, plus elle se comportera de la sorte, plus j'irai prendre l'air et attendre, au dehors, que ça lui passe.

PAULINE.

Mais alors, que deviendra-t-elle pendant ce temps-là ?

FERGAN.

Elle réfléchira.

PAULINE.

Oh ! c'est une nature dont il ne faut pas attendre de la soumission.

FERGAN, *avec autorité.*

C'est ma femme !

PAULINE.

Elle est elle-même d'abord, et n'est votre femme qu'ensuite.

FERGAN.

Je l'ai épousée pour lui faire une vie régulière, tranquille, agréable. Je lui demande de me faire une vie possible, ordinaire, comme celle de tout le monde.

PAULINE.

Irène est une personne qui n'est pas tout le monde.

FERGAN.

Je le regrette pour elle. Quiconque n'est pas pareil au reste des gens a forcément tort. Ce n'est donc pas moi qui aurais à me changer. Pour ma part, j'accepte la vie telle qu'elle se présente... Irène, elle, est constamment en rêverie. Je ne rêve pas, moi ! Je ne conçois seulement pas ce que l'on peut rêver d'autre que ce que comporte une existence organisée pour marcher comme sur des roulettes. C'est à votre sœur de se corriger... Et vous devriez le lui dire.

PAULINE.

Je le lui disais de mon mieux, il n'y a qu'un instant.

FERGAN.

Ah!... Et quel argument a-t-elle trouvé contre moi ?

PAULINE.

Le plus adroit de tous... Elle vous a passé la parole.

### SCÈNE III

PAULINE, FERGAN, IRÈNE. *La physionomie d'Irène se rembrunit à l'aspect de son mari; elle a un petit temps d'arrêt.*

FERGAN, *bas, à Pauline.*

Voyez-la! (*Haut.*) Voici de la compagnie qui vous revient, je me sauve. (*Irène se déride.*) Vous voyez?... Au revoir!... (*Il adresse un petit salut de tête à sa femme, qui le congédie de même, et il sort par la gauche.*)



SCÈNE IV

PAULINE, IRÈNE.

IRÈNE.

Vous causiez de moi ?

PAULINE.

Évidemment ! J'ai continué à vouloir être équitable, modérée...

IRÈNE.

Oh ! alors, tu as dû joliment t'entendre avec lui !

PAULINE.

Autant qu'avec toi !

## SCÈNE V

LES MÊMES, VALANTON, MICHEL DAVERNIER.

*Ces deux derniers arrivent du jardin d'hiver.*

VALANTON.

Ainsi, je ne vous ai pas convaincu?...

MICHEL.

Pas le moins du monde!...

VALANTON.

J'étais en train de vouloir marier M. Davernier.

IRÈNE, *dressant la tête.*

Avec qui?

VALANTON.

Comment, avec qui? Est-ce que je sais! Nous n'en étions pas encore là! Je lui disais : « Voici que vous avez trente ans. Votre mérite personnel, votre situation éminente et vaillamment acquise dans l'Université, vous

donnent le droit de recevoir des rentes de la femme... qu'il vous reste à trouver. Il y a peu de temps que vous avez réintégré Paris; vous n'avez pas encore fait de mauvaises connaissances, vous n'avez pas ramené de liaison...»

PAULINE.

Oh!

VALANTON.

« Par conséquent, vous n'aimez personne : donc mariez-vous! » Seulement, pour cela, le premier point est de se dire : « Je veux me marier. » Ensuite, il n'y a plus qu'à chercher une femme. De la sorte, on compare, on choisit, on donne la préférence. Cela vaut mieux que la méthode inverse : se pourvoir de la femme, d'abord; et ne se décider à l'épouser que plus tard...

PAULINE, à *Michel*.

Et que répondiez-vous à ces exhortations?

MICHEL.

Oh! pour moi, se marier, naître et mourir, cela me paraît composer les trois grandes solennités de l'existence. Je leur attribue une égale importance, je les envisage avec le même esprit. Or, on ne s'occupe pas de naître, on meurt involontairement, quand il le faut. Ainsi donc, j'imagine que le mariage doit s'accomplir sans que l'on s'en soit plus mêlé que de sa propre naissance, sans qu'on l'ait plus préparé que sa mort. Je voudrais qu'il survînt

tout seul, fatalement, instinctivement, par l'action souveraine de la nature. Le « oui » sacramentel, il me semble qu'il devrait vous sortir de la poitrine, parce qu'il a été mis là mystérieusement, à votre insu, comme y était le premier vagissement, comme y sera le dernier soupir.

IRÈNE.

La nature se charge de nous faire naître et mourir. Elle ne prend pas le soin de nous marier.

MICHEL.

Elle veille pourtant à nous rendre, malgré nous, amoureux d'un être à l'exclusion de tous les autres êtres. Et ce sentiment est aussi arbitraire, aussi indéfinissable, aussi divin que la loi qui nous fait d'abord ouvrir les yeux et, plus tard, les fermer à la lumière.

PAULINE.

Mais on reste libre de se marier ou non ; on est libre de se marier sans amour, ou même contre l'amour.

MICHEL.

Ah dame ! la nature s'est inspirée ici du sujet. Elle n'est plus brutale, comme dans la question de vie ou de mort. Elle est plus humble et toute galante. Elle insinue, elle supplie, elle atermoie, elle tourmente...

IRÈNE.

Et en fin de compte, elle est impuissante à préserver les gens de se marier par raison de famille, par raison de

convenance, ou par toutes les espèces de raisons qui ne sont que de la raison.

MICHEL.

On peut, pour un temps, méconnaître la nature, ou ne pas attendre qu'elle se soit prononcée. Soyez certains qu'elle reprendra son œuvre, tôt ou tard, soit pour confirmer le mariage de ceux qui s'étaient passés, à l'origine, de son consentement, — et c'est là le cas de tant de bons ménages où l'on ne s'est aimé qu'à la longue, — soit pour remarier ailleurs... à la façon de nature... l'un ou l'autre des époux qu'elle n'avait pas unis.

VALANTON.

Moi, je ne connais qu'un procédé de mariage : c'est la mairie et l'église.

MICHEL.

Le mariage, c'est l'amour!... auquel de vertueux usages ont noblement fait d'ajouter la mairie et l'église. Dans votre système, il ne serait plus que l'action sérieuse de signer un contrat considérable. Je veux bien voir, dans ce genre d'engagement, le plus notable des actes bourgeois; je lui dénie le caractère, la beauté fatale d'être un des trois grands actes humains.

PAULINE.

Est-ce à l'École française d'Athènes que l'on vous apprend ces choses-là?

MICHEL.

Non, à l'école de la vie, où vous avez, chère madame, assisté à mes débuts.

VALANTON.

Il paraît qu'en effet vous avez été le premier compagnon de jeux de ma petite belle-sœur?

MICHEL.

Nous étions voisins de jardins, à Saint-James. Un jour vint où je n'eus plus ni père, ni mère, ni jardin. Et l'illusion d'avoir encore une famille, d'avoir conservé ma part d'air au soleil, je la trouvai dans la bonne résidence d'à côté.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

La voiture de monsieur Valanton est avancée.

VALANTON, *au domestique.*

Bien. Apportez les pelisses. (*Le domestique sort.*)

PAULINE.

Vous étiez bien délicat quand vous étiez petit, bien souffreteux...

MICHEL.

C'était là un de ces héritages qui restent.

IRÈNE.

Il était très méchant.

MICHEL.

Vraiment?

PAULINE.

Pas du tout. J'ai vaguement le souvenir qu'il était très gentil.

IRÈNE.

Vous ne saviez quelles choses inventer, où toujours je finissais par pleurer. Et là-dessus vous preniez un air très sec, tout fâché, et vous vous en alliez.

MICHEL, *mélancoliquement.*

Ce doit être ainsi la façon de pleurer des garçons. (*Sur ces entrefaites, Valanton s'est levé et a fait signe à sa femme, qui s'est aussi disposée à sortir.*)

VALANTON, *à Irène.*

Vous nous excusez, chère amie. Mais je me suis levé ce matin, à cinq heures, pour aller à la chasse, et il faut que je recommence demain matin. Je suis éreinté : c'est tuant.

IRÈNE.

Pourquoi ne vous accordez-vous pas un jour de congé?

VALANTON.

Si c'était un travail, oui. Mais, puisque c'est un amusement... (*Allant à Michel.*) Au revoir, monsieur Davernier.

MICHEL, *qui s'est levé aussi.*

Je m'en vais. Pardonnez-moi si je vous ai peut-être retenu, en m'attardant un peu. (*A Pauline et à Irène.*) Mais c'étaient en quelque sorte des adieux que je vous faisais, et que je prolongeais.

IRÈNE, *émue.*

Des adieux?

PAULINE, *avec une simple curiosité.*

Vous allez repartir?

MICHEL.

Je suis chargé d'une mission de recherches en Asie Mineure.

IRÈNE.

Et comme cela, tout de suite?

MICHEL.

Il faudrait que je me misse en route très prochainement.

PAULINE, *que son mari presse vers la sortie par le jardin d'hiver.*

Vous prendrez bien le temps de me faire une dernière visite?

MICHEL.

Certainement. (*Michel veut prendre congé d'Irène pendant que Pauline et Valanton sortent.*)



## SCÈNE VI

IRÈNE, MICHEL.

IRÈNE.

Qu'est-ce qui vous presse? Ne pouvez-vous causer un peu de ce projet, si imprévu et si près, paraît-il, de se réaliser? Un peu plus, vous n'en souffliez mot.

MICHEL.

J'aurais préféré n'en point parler.

IRÈNE.

Et c'est par une lettre de vous, alors, qu'il vous aurait semblé bon de nous apprendre que vous étiez parti, arrivé, et pour longtemps très loin.

MICHEL.

Ne me grondez pas.

IRÈNE.

Pourquoi cette résolution?

MICHEL.

Je suis déjà parti une fois, pour des motifs connus de moi seul. Avec le temps, l'éloignement, j'ai essayé de m'abuser; puis j'ai eu le tort de revenir. Aujourd'hui l'épreuve est faite, il faut que je m'en retourne.

IRÈNE.

Ces motifs que vous aviez et que vous avez encore, vous est-il impossible de me les faire connaître?

MICHEL.

Non, il n'y a même que vous à qui je puisse les dire.

IRÈNE, *troublée.*

Ah!

MICHEL.

Interrogez-moi.

IRÈNE.

Je n'ose plus.

MICHEL.

Eh bien donc, c'est moi qui oserai. Au surplus, les longs mois que je viens de passer au cœur des choses antiques, m'auront sans doute formé dans le sens d'évoquer intimement le passé, d'être respectueusement familier avec les belles reliques de ce qui n'existera plus. Quittons le présent, et laissez-moi vous emmener dans

mon souvenir, comme pour une douce et triste promenade dans un temple en ruine.

IRÈNE.

Ah ! je sens bien que vous allez encore inventer un de ces jeux, dont je vous parlais tout à l'heure, et qui me aisaient toujours pleurer.

MICHEL.

A l'époque où votre mariage a été décidé, vous aviez dix-huit ans, j'en avais vingt. J'entrais à l'École normale ; vous deveniez la femme de M. Fergan. Tout cela s'imposait à moi, lourdement, comme un bloc de justice. J'ignore ce qu'une femme peut exactement être à dix-huit ans ; mais je sais qu'un garçon de vingt ans, cela n'est pas quelqu'un de bien conscient encore. Je continuai à vous voir, à vous revoir, jusqu'au jour où je reconnus, non pas seulement que je vous aimais, mais qu'à mon insu, je n'avais jamais cessé d'amonceler en moi des forces et des forces d'amour pour vous. Quand on se découvre un passé pareil, on est renseigné sur son avenir. J'étais destiné à vous aimer toujours : et il m'était interdit de jamais vous aimer... Alors je cherchai un refuge dans le travail, puis dans l'exil. J'allai vivre trois ans vers un Orient lointain, m'efforçant de noyer la pensée, dont vous emplissiez mes yeux, dans le grand soleil, dans le vaste ciel pur de ces pays-là... Oh ! ce n'est pas parce que je me suis cru guéri que je suis revenu ; c'est parce que je n'allais pas mieux. Mais ici, il y avait du pire à éprouver...

IRÈNE, *l'interrompant.*

Je n'ai voulu vous suivre que dans le passé.

MICHEL.

D'ailleurs, je n'ai rien de plus à vous dire.

*Un temps.*

IRÈNE.

Il faut sans doute qu'il y ait une lacune dans l'âme de femmes; mais, pour ma part, je ne réussis pas à comprendre comment on peut avoir le cœur de s'éloigner d'une personne que l'on aimerait. A moi, il me semble que tout me paraîtrait supportable en comparaison de l'absence. Je crois bien que le premier sentiment devrait être de ne point vouloir quitter, à aucun prix, l'être soi-disant si aimé.

MICHEL.

Et quand même ce serait une sorte de folie qui me pousserait à vous fuir?... Que pourriez-vous voir dans ce mouvement d'instinct qui ne soit l'aveu le plus humblement passionné, le plus douloureux témoignage de ma sincérité et de ma soumission!

IRÈNE.

Vous avez pourtant reconnu que le sacrifice de rester dans mon existence serait encore plus grand... Et vous n'y consentiriez pas?... (*Silence de Michel.*) Même si je vous le demandais?

MICHEL.

Je n'ai pas dit cela! Je n'ai jamais pensé que cette question pourrait se présenter.

IRÈNE.

Moi non plus, jamais jusqu'à maintenant.

MICHEL.

Et maintenant?

IRÈNE.

Il me semble que je viens de cesser, à mon tour, d'être celle qui s'est si longtemps ignorée elle-même... Et à cette nouvelle si brusque qu'il m'allait falloir vous perdre... (*Fondant en larmes.*) j'ai senti que je m'étais habituée à vous considérer comme un peu à moi... je ne sais comment... mais beaucoup même à moi...

MICHEL.

Je vous ai fait du mal, je suis très coupable. Pardonnez-moi!... Je n'ai pas le droit de comprendre ce que vous dites, d'oser le croire... C'est à moi seul qu'il appartient de souffrir. Je l'ai appris. Ne l'apprenez pas.

IRÈNE, *suppliante.*

Promettez-moi que vous ne vous en irez plus?

MICHEL.

Que deviendrons-nous?

IRÈNE.

Ah! quoi que l'avenir nous réserve, ne m'abandonnez pas. Soyez ma Providence, ma consolation!... Si vous saviez combien je suis malheureuse!... Non, ne faites pas que tout se referme devant moi, au moment où vient de s'y ouvrir la première pensée bienfaisante! Je vous en prie, dans notre infortune, ne soyons séparés que de près. Laissez-moi vous regarder, vous écouter, vous savoir là. Et de toutes nos peines, faites-moi la joie que nous nous voyions les partager fraternellement ensemble!

MICHEL.

Vous me croyez plus fort que je ne suis.

IRÈNE.

Je vous crois fort; et je me sens forte.

MICHEL.

Oui, vous me devinez incapable d'aucun vœu, d'aucun espoir qui contiendrait pour vous une parcelle d'offense. Mais vous ne songez pas aux angoisses abominables, indicibles qui peuvent souiller le sentiment le plus pur...

IRÈNE.

Je ne vous comprends pas.

MICHEL.

Ici, je vois près de vous un homme dont les droits et le caprice disposent de vous!...

IRÈNE, *palpitante de honte.*

Vous n'êtes pas généreux.

MICHEL, *très douloureusement.*

Je suis jaloux! (*Irène se cache le visage.*) Et vous comprenez bien qu'il n'y aura jamais assez d'espace entre moi... et cet autre à qui vous appartenez.

*Un long temps.*

IRÈNE.

Vous m'avez fait sentir toute la place que vous avez dans mon cœur... Et je sais aussi que je ne peux être à vous. Je ne dois être à personne. Aidez-moi... Restez pour me défendre : vous verrez toujours mes yeux se poser fidèlement sur les vôtres. A tout jamais, je me garde à moi. (*Elle lui tend la main qu'il baise respectueusement.*) Revenez bientôt et merci : ce soir, mon âme vient de renaître.

MICHEL.

Vous aussi, vous avez renouvelé ma vie. (*Michel sort par le jardin d'hiver.*)

## SCÈNE VII

IRÈNE, *seule, après avoir regardé partir Michel, revient se laisser tomber sur un fauteuil, dans une attitude pensive.*

## SCÈNE VIII

IRÈNE, FERGAN. *Fergan rentre par la porte de son appartement, à gauche. Il est resté en tenue de soirée, sauf pour le veston de chambre qu'il a revêtu. Il arrive, sans avoir été entendu d'Irène, jusqu'à poser les mains sur le dossier du fauteuil où elle est assise.*

FERGAN.

Vous dormiez ?

IRÈNE, *sursautant.*

Vous m'avez fait peur !

FERGAN, *aimablement.*

Ce n'était pas mon intention. Je ne comptais pas vous retrouver au salon à cette heure... Il n'y a plus de feu ici. (*Il lui prend les doigts.*) Vos mains sont toutes froides...

IRÈNE, *se dégageant.*

Laissez-moi.

FERGAN.

Qu'est-ce qui vous prend ?



IRÈNE.

Je ne m'attendais pas à ne plus être seule.

FERGAN.

Vous avez vos nerfs ?

IRÈNE.

Oui.

FERGAN, *très galant.*

Cela vous va très bien. Vous n'en êtes que plus jolie encore...

IRÈNE.

Je vous en prie, laissez-moi !

FERGAN.

Êtes-vous méchante !... Mais je suis décidé à ne pas me fâcher... *(Il la prend par la taille.)*

IRÈNE, *se réfugiant vers son appartement.*

Vous marchez sur ma robe !...

FERGAN, *lui parlant à l'oreille.*

Je veux te conduire dans ta chambre...

IRÈNE.

Non !

FERGAN.

Écoutez...

IRÈNE.

Adieu! (*Elle a franchi le seuil de la porte et la referme vivement.*)

FERGAN.

Irène!... (*Il veut ouvrir. Un verrou résiste. Il crie furieusement, à travers la porte.*) Vous me paierez ça.





## ACTE II

Le théâtre représente le même décor qu'au premier acte, mais à la lumière du jour. Les stores sont abaissés sur la porte vitrée du fond.

### SCÈNE PREMIÈRE

IRÈNE, FERGAN. *Au lever du rideau, Fergan est en train de boire une tasse de café sur la table de droite. Irène, assise dans un fauteuil, à l'autre extrémité de la pièce, lit obstinément un livre. Fergan, après des signes manifestes d'impatience, vient fermer le livre entre les mains de sa femme, et le lui enlève dans un mouvement de résolution nette.*

FERGAN.

Quoique vous m'avez fait passer le goût de vous entretenir de nos affaires, je ne puis plus différer de vous mettre au courant des dispositions qui se sont imposées à moi. (*Irène s'est croisé les bras, et l'écoute sans le regarder.*) Voici

déjà longtemps, plusieurs mois, que vous avez fait naître entre nous la question de votre santé. L'état de vos nerfs, vos migraines, vos vapeurs ont pu m'alarmer d'abord; aujourd'hui, mon opinion est faite sur ces maux imaginaires, dont je déplore que vous ayez encore l'air dupe. Je me suis résolu à employer les grands moyens... pour vous guérir. Si la vie de Paris doit continuer à ne pas vous réussir, je vais profiter de ce que le bail de cet hôtel arrive à une époque de renouvellement pour en donner congé. Auriez-vous quelque objection à faire?

IRÈNE.

Non.

FERGAN, *avec un ton sournois et rancunier.*

Il me resterait donc à vous consulter sur le choix entre deux domaines que j'ai en vue. Ils ont d'égales raisons pour vous fournir un climat salubre, l'un et l'autre en pleine campagne, loin de toute ville, avec un bon air de grands bois alentour... Je m'inclinerais volontiers devant une préférence de votre part, puisque vous êtes destinée à habiter l'un de ces deux endroits d'une façon plus constante que moi. Car je serai encore appelé parfois au dehors par l'administration de nos biens, ou par tous ces imprévus dont aucun n'existera pour vous, dans votre vie bien uniformément réglée... Quand serez-vous disposée à examiner les détails de cette question?

IRÈNE, *se levant.*

Jamais. Je n'avais rien à opposer, tout à l'heure, à ce

qui constituait dans vos projets une liquidation de nos affaires. Je me refuse à intervenir dans quoi que ce soit que vous me présenteriez en vue de l'avenir. Nous ne saurions avoir aucun projet à préparer ensemble. Je n'envisage plus la possibilité de l'existence commune entre nous : vous me haïssez comme je vous hais.

FERGAN

C'est vous qui m'obligez à vous haïr. Vous m'imposez une situation de mari outrageante, ridicule, unique!... Changez, je changerai.

IRÈNE.

Cela ne dépend pas de moi! J'éprouve quelque chose de plus fort que moi!

FERGAN.

Vous n'avez pas toujours été ainsi?

IRÈNE.

Ah! parbleu! je n'ai demandé, d'abord, comme toute jeune fille qui se marie, qu'à aimer celui dont je devenais la femme. J'ai essayé, j'ai lutté. J'ai tourmenté mon cœur, comme on se macère envers ce que l'on vous enseigne être la foi. Je n'ai pas pu triompher de moi. Je ne le peux pas! Je ne le peux pas! Et je vous jure, de toute mon âme, que je ne le pourrai jamais. C'est par expérience que je ne vous aime point, par habitude, par progrès.

FERGAN, *hors de lui.*

Il n'y a pas une de vos paroles qui ne soit une violation de votre devoir et un défi à tous mes droits.

IRÈNE.

Je ne prononce pas un mot qui ne soit la plainte et le cri vrai de tout mon être!

FERGAN.

Je ne comprends pas où vous en voulez venir.

IRÈNE.

Moi, je ne m'explique pas où vous en voulez rester!

FERGAN.

Qu'espérez-vous?

FERGAN.

Et vous?

FERGAN.

Que vous êtes folle! Au moins, ça se soigne.

IRÈNE.

J'espère, moi, que vous serez sage.

## SCÈNE II

LES MÊMES, PAULINE. *Pauline entre, à travers les éclats de la querelle.*

PAULINE.

Mon Dieu! mon Dieu! Encore! Vous ne vous accordez donc jamais de trêve ni de merci!

FERGAN, à *Pauline*.

Je vous abandonne la place. Écoutez-la. Il n'y a même pas à lui répondre. Laissez-la parler. Vous allez voir que vous faites une visite dans un cabanon. (*Il sort.*)

## SCÈNE III

IRÈNE, PAULINE.

PAULINE.

Toujours la crise aiguë?

IRÈNE.

Suraiguë!... De semaine en semaine, d'heure en heure, le mal empire.

PAULINE.

Oh! patiente encore!

IRÈNE.

C'est fini!... Hier, tu as entendu ses menaces vagues. Aujourd'hui, elles sont en voie d'exécution. Oui, m'arracher d'ici, m'isoler du reste du monde, me séquestrer je ne sais où. La vraie prison, enfin, avec lui pour geôlier!

PAULINE.

Irène! Ma pauvre Irène!

IRÈNE.

Au point où j'en suis, je n'ai donc plus que le divorce, ou bien...

PAULINE.

Ou bien quoi?

IRÈNE, *désespérément.*

Ah! l'on prend la porte... ou l'on saute par la fenêtre!

PAULINE.

Je t'en supplie, ne m'épouvante pas!



IRÈNE.

Vas-tu reculer encore?... Si tu es avec moi, il n'y a plus de temps à perdre pour agir.

PAULINE, *l'embrassant.*

Mauvaise!... Mais n'est-ce pas servir ta cause que tâcher, jusqu'à la dernière minute, de te démontrer que c'est toi qui es dans l'erreur? Ton mari n'est pas un vilain homme. Voyons, crois-tu qu'il y en aurait un autre pour supporter que sa femme... ne soit pas sa femme?... Il y a même une reconnaissance que tu lui devrais bien...

IRÈNE.

Laquelle?

PAULINE.

Celle de ne pas être un brutal, comme plus d'un se le permettrait. Et tu n'aurais que ce que tu mérites.

IRÈNE.

Non, Pauline, du fond de ta conscience, tu ne peux me conseiller l'immolation de ce grand sentiment de soi-même qu'une femme éprouve par-dessus tous les autres!...

PAULINE.

C'est pourtant ton devoir d'honnête femme.

IRÈNE.

Non! non! Je n'admettrai jamais qu'il puisse y avoir un devoir... honnête, dans une pareille contrainte!

PAULINE.

La religion, là aussi, te commande l'obéissance.

IRÈNE.

Non, la religion, toute faite qu'elle soit d'abnégation, n'en peut commander d'aussi humiliante à aucune de ses créatures!... Ne nous enseigne-t-on pas, d'ailleurs, que la chasteté est l'état le plus proche de Dieu?... Et je n'imagine pas de péché plus misérable que d'imposer une complaisance à sa chair... Quoi! ce serait là le mariage? On aurait transformé un tel mensonge en institution sacrée! Sentir, dans un être, le seul obstacle à tout son bonheur, l'abominer de toutes ses forces, et lui laisser confondre l'instant de ses plaisirs avec celui où l'on rêverait le plus ardemment sa mort!... Ah! la profanation! la nonte! la sale canaillerie lâche!

PAULINE.

Irène, tu aimes quelqu'un?

IRÈNE.

Pourquoi?

PAULINE.

Parce que l'on ne s'exalte pas ainsi *contre* quelqu'un, mais *pour* quelqu'un.

IRÈNE.

Et quand même cela serait!... je n'en aurais donc qu'une raison de plus pour aspirer à ma délivrance!

PAULINE.

Mais, ma pauvre chérie, un nouveau mari, tu le prendrais en grippe à son tour, comme tu as pris l'ancien, par ces causes indéfinies qui sont en toi.

IRÈNE.

Je ne suis plus l'inconsciente jeune fille qui m'en suis rapportée bien plus à toi qu'à moi-même, quand tu m'as déterminée à épouser Robert Fergan. Tu avais ton expérience. Je m'en suis remise à ta grande et chère autorité ! Enfin, ce n'est pas moi qui me suis mariée, il y a dix ans ; c'est une autre que j'ai été à peine, et dont je ne me souviens presque pas. Mais, maintenant, je me sens être quelqu'un, je suis devenue Moi... Je sais ce que je veux et ce que je ne veux pas, et ce que je ne peux plus !... cette lutte qui me déchire, mon cœur qui m'étouffe, et les envies... terribles... de me tuer !...

PAULINE.

Ah ! tais-toi ! au nom du ciel !... Que devenir ? que faire ?

IRÈNE.

Tu le sais bien : c'est entendu, c'est promis. Tu avais jusqu'ici toujours retardé l'heure... La voici arrivée. C'est pour cela que tu viens...

PAULINE.

Tu le veux donc absolument ?

IRÈNE.

Tu vas tout de suite aller chez mon mari. Dis-lui ce

que tu trouveras de mieux, de plus touchant, de plus décisif. Moi, je n'ai aucun crédit sur son esprit. Il se bornerait, une fois de plus, à me traiter de folle. Toi, il t'écouterait. Il me vante toujours ton sérieux, ton bon sens. La gravité de ton avis le fera réfléchir.

PAULINE.

Mais, enfin, pour divorcer, faut-il au moins articuler un motif... présenter un prétexte...

IRÈNE.

Il suffira que mon mari se mette d'accord avec moi sur les moyens que nous devons adopter, inventer, simuler pour obtenir un jugement qui m'affranchira. Oh! dis-lui tout au monde jusqu'à ce qu'il te cède! Ne te laisse pas repousser de prime abord. Insiste, supplie, fais-lui peur : va, tu le peux bien... Et, toi-même, aie très peur : il y a de quoi!

## SCÈNE IV

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Davernier demande si madame peut le recevoir.

IRÈNE.

priez-le d'entrer. (*Le domestique sort.*)

## SCÈNE V

IRÈNE, PAULINE.

PAULINE.

Que pourras-tu avoir à dire avec Michel, dans un instant pareil?... (*Avec une ombre de méfiance.*) Est-ce qu'il sait?...

IRÈNE.

Michel n'a pas même un soupçon de ce que tu vas faire. (*Très loyalement.*) Mais... s'il le savait?... (*Avec angoisse.*) Tu m'abandonnerais?... (*Pauline a un instant de silence, dans l'émotion. Puis, embrassant sa sœur avec une miséricorde infinie.*)

PAULINE.

Ma pauvre chérie! (*Et elle se rend auprès de Fergan.*)

## SCÈNE VI

IRÈNE, MICHEL.

MICHEL.

Pardonnez-moi d'être venu.

IRÈNE, *tendrement.*

Oui!... (*Gravement.*) Mais vous ne l'auriez pas dû... Vous ne le deviez pas.

MICHEL.

Je sais!... Je vous l'avais promis. Je me l'étais juré. Mais, en admettant même que vous m'aimiez autant que je vous aime...

IRÈNE.

Admettons.

MICHEL.

Cependant, la résolution de ne nous voir que de loin en loin m'est plus difficile à tenir qu'à vous.

IRÈNE.

Comment cela ?

MICHEL.

Parce que je sais, moi, que si je ne viens pas, je ne vous verrai point. Tandis que vous, vous pouvez toujours croire que je viendrai.

IRÈNE.

Et alors ?

MICHEL.

Alors votre temps se passe à espérer que peut-être vous me verrez, pendant que, moi, je sens, de minute en minute, se répéter la certitude de ne pas vous voir, si je ne vous désobéis.

IRÈNE.

Durant ces jours si longs et si nombreux où nous existons loin l'un de l'autre, ne pensez-vous jamais que notre sort pourrait changer ?

MICHEL.

Je n'ose rien souhaiter... Vous pensez cela, vous ?

IRÈNE.

Malgré votre absence, je vois toujours votre front pâle, tous ces traits douloureux, d'une maladie que je voudrais guérir et qui me fait avoir, de vous seul, une pitié plus

grande encore que cette si grande pitié que j'ai de nous deux... Je songe à ce que vous soyez délivré de cet air de souffrir, et que vous deveniez peut-être heureux, très heureux!... Quand je ne suis pas là, vous me voyez aussi, n'est-ce pas?... telle que je suis... et puis telle que je pourrais être!...

MICHEL.

Oui, il y a des heures où vous m'apparaissez, tout éperdue de réalité, toute frémissante de vie, tout inconnue encore de moi, et pourtant c'est bien vous, mais vous-même tout à fait, pour toujours, m'appartenant par miracle, sans qu'il flotte sur nous l'ombre d'un remords, d'un reproche, ni même celle d'un deuil fait de la mort d'un autre!...

IRÈNE.

Ah! que votre âme est pareille à la mienne, et que notre amour me paraît plus grand dans toute l'étendue de nos fiertés!... Ni l'un ni l'autre, nous n'avons conçu la possibilité d'un semblant de bonheur dans la déloyauté... Aussi, depuis longtemps, sans vous en avoir parlé, je ne vis plus que dans le but de nous unir à jamais...

MICHEL.

Que voulez-vous dire ?

IRÈNE.

En cet instant même, notre sort, à tous deux, se décide. Pauline met en demeure mon mari de prononcer s'il veut



que nous nous rendions, l'un à l'autre, légalement, nos droits et nos libertés, comme deux adversaires qui finissent par signer ensemble un traité honorable...

MICHEL.

Et vous espérez ?...

IRÈNE.

J'espère qu'il va céder. Je ne saurais m'attendre à un acharnement insensé, de sa part, contre la seule solution imaginable... Comment n'aurait-il pas aujourd'hui le même besoin que moi de se libérer ? On ne peut pas vouloir rester en enfer !

MICHEL.

Oh ! je veux vous croire... je vous crois !

IRÈNE.

Mais, pour répondre au grand événement qui s'agite, là, en dehors de nous, une grande résolution aussi s'impose, à vous et à moi. Ce projet de partir, auquel je me suis opposée naguère, il va falloir maintenant que vous l'exécutiez.

MICHEL.

Vous quitter !

IRÈNE.

Oui !... S'il m'est donné de pouvoir devenir votre femme... alors, ce sera dans un an peut-être qu'il vous sera permis de revenir, après les délais qui nous sépare-

raient encore... Mais si ma chaîne ne devait pas être brisée... (*Avec un sanglot.*) nous ne nous reverrons plus...

MICHEL

Irène!

IRÈNE.

Nous serons pour toujours séparés, chacun dans la dignité de notre deuil, dans le deuil des mariages promis, qui ne doivent plus se conclure!... Du fond de l'âme, sommes-nous d'accord?

MICHEL.

Mais je ne peux plus m'éloigner de vous, à présent! Je n'ai plus cette espèce d'énergie sauvage qui me soutenait jadis. Je ne saurais désormais me passer de votre présence ou de votre voisinage. Quand nous ne sommes pas ensemble, il me faut le souvenir tout chaud d'avoir ainsi tenu vos mains, et l'espérance que je vais bientôt me pencher sur vos yeux, respirer le parfum de vos paroles... (*Il veut l'attirer à lui, la bresse et l'émeut.*)

IRÈNE.

Michel, ne me troublez plus, ne m'ôtez pas ma confiance en moi, ne diminuez pas la foi que j'ai sincèrement dans mon honnêteté. Si notre bonheur doit dater de ce jour, faites que j'y sois restée toute vaillante, sans avoir entrevu la possibilité d'une défaillance, sans un doute dans la mémoire... Laissez-moi! (*Elle se dégage vivement.*) Je suis votre fiancée...

MICHEL.

Ah! je vous adore!... Votre volonté sera faite.

IRÈNE, *prise d'une autre inquiétude.*

Vous êtes déjà trop resté ici... Vite, retirez-vous.

MICHEL.

Sans savoir?... Qu'est-ce que vous voulez que je devienne? Comment aurai-je la patience d'ignorer ce qui se sera passé?

IRÈNE.

Je vous préviendrai tout de suite.

MICHEL.

Mais si vous ne le pouvez pas? Si quelque chose, ou si quelqu'un vous empêche de m'écrire? de sortir?

IRÈNE, *lui désignant le jardin d'hiver.*

Eh bien, attendez là... Vous ne vous montrez pas, voilà tout. Mais vous ne vous cachez pas non plus. Vous êtes chez moi, et autorisé contre quiconque à vous tenir où je vous ai prié de m'attendre... Allez, allez, le temps passe... Je suis pleine d'angoisse... J'entends des pas venir... (*Michel disparaît dans le jardin d'hiver.*)

## SCÈNE VII

IRÈNE, puis PAULINE. *L'oreille aux aguets, Irène se dirige vers l'autre porte, par laquelle Pauline entre vivement.*

PAULINE.

Michel n'est plus avec toi?... (*Tout essoufflée.*) Ne te fâche pas, ne t'étonne pas : j'ai eu tout à coup une peur folle que ton mari le rencontre... et qu'il en prenne une impression... dans sa colère...

IRÈNE.

Il refuse ?

PAULINE.

Il va te le dire... Il vient...

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, FERGAN.

FERGAN.

Voilà donc la belle machination que vous me prépariez avec votre sœur!...

PAULINE.

Nous n'avons rien machiné.

FERGAN, *à Irène.*

C'est à cette proposition piteuse que vous avez compté faire aboutir vos sounoiseries, vos efforts blessants de tant de semaines!

IRÈNE.

Vous savez bien que je n'ai jamais fait de diplomatie avec vous. Depuis que je souffre d'être votre femme, je ne vous l'ai pas dissimulé. Je vous l'ai dit très loyalement, très haut. Aujourd'hui je vous dis de même que je suis à bout de pouvoir souffrir. Et comme cela dépend de vous, je vous ai fait demander, je vous demande de bien vouloir que je ne souffre plus.

FERGAN.

Ouais! Vous me demandez, à moi qui représente la défense du droit et le respect des mœurs, de vous céder, à vous qui représentez la révolte contre la société!

PAULINE, *intervenant.*

Écoutez, Robert, ne vous drapez pas dans les principes. Il ne s'agit plus de savoir si vous avez raison ou tort..-

FERGAN.

Vraiment!

PAULINE.

Quant a moi, j'ai tout tenté pour empêcher cette crise suprême d'éclater...

FERGAN.

Mes compliments.

PAULINE.

Mais maintenant, au nom de ma tendresse pour ma sœur et de ma très affectueuse estime pour vous, je vous adjure de vous montrer généreux. Soyez bon, soyez faible même, si c'est cela qu'il vous faut, à cette heure, pour être grandement humain.

FERGAN.

Ma chère Pauline, votre sœur a jugé convenable de vous prendre comme intermédiaire. Pour mon compte, je n'ai besoin de personne. Et je désire régler notre débat, une fois pour toutes, entre elle et moi.

IRÈNE, à Pauline.

Ne me quitte pas!

FERGAN, à Irène.

Ne craignez rien. Je ne vous battrai pas. Du reste, cela ferait trop votre affaire. (*A Pauline.*) Mais je vous répète, ma chère amie, que si ce n'est pas moi que vous écoutez tout d'abord, vous en compliquerez encore ma tâche de faire comprendre à votre sœur que c'est moi seul qui commande ici.

PAULINE.

Vous êtes bien dur.

IRÈNE, *la détournant de passer par le jardin d'hiver.*

Ça m'attendre dans ma chambre.

PAULINE, *l'embrassant.*

Pardon! pardon de ne pouvoir rien pour toi! (*Pauline sort.*)

## SCÈNE IX

IRÈNE, FERGAN.

IRÈNE.

Vous voulez donc me pousser à bout, me réduire à je ne sais quelle extrémité?

FERGAN.

Je veux tout simplement vous mettre à la raison.

IRÈNE.

Mais quel motif de me garder opposez-vous aux motifs

de nous séparer que je viens de vous redonner encore ? Je ne vous comprendrais que si vous prétendiez m'aimer, malgré tout.

FERGAN.

Non, je ne vous aime plus. Je vous reproche même très vivement d'avoir gâté mon existence. Et si c'était à refaire!...

IRÈNE.

Alors vous obéissez à une envie de vous venger, de m'infliger une expiation sans fin ?

FERGAN.

Ce serait mon droit. Mais j'ai mieux à vous répondre. Voici : le jour de notre mariage, j'ai conclu avec vous, de tout cœur et de bonne foi, un contrat très clair, qui faisait de moi un homme marié. Ce contrat doublait ma situation, moralement et matériellement. Ce contrat, j'en ai observé toutes les clauses, je me suis conformé à son esprit, sans une arrière-pensée. Aujourd'hui, vous venez délibérément me demander de m'amoindrir, de n'être plus qu'un homme divorcé, un homme qui vend la moitié de ses immeubles, qui vide à moitié son portefeuille, auquel il ne reste qu'une demi-façade dans la société. Tout cela parce qu'il vous plaît de ne plus avoir de goût pour ma compagnie?... Allons, avouez que mes motifs sont un peu plus sérieux que les vôtres?... En tout cas, tel serait l'avis de tous les conseils de famille et de tous les tribunaux du monde!



IRÈNE.

Moi, je crie mon horreur de feindre cette vie de mariage que nous n'avons pas, d'être l'un et l'autre, sans cesse, à nous attiser dans la haine, alors que l'on n'est ici-bas que pour aimer et faire son bonheur du bonheur que l'on fait. Vous, vous me parlez de respect humain, d'actes notariés et de choses de cette espèce!...

FERGAN.

Vous avez voulu m'imposer que votre existence, à mon propre foyer, fût celle d'une étrangère pour moi : je vous traite en partie adverse, contre qui j'ai titres et signatures, sans autre sentiment que celui de mes droits.

IRÈNE.

Ah ! oui, j'admets toutes les lois qu'on voudra pour régir les fortunes, déterminer le sort des biens, assurer aux uns leur argent et même celui des autres : — car le mien, dans tout ceci, je n'y avais pas seulement songé... Mais je n'admets pas que la loi fasse d'un être la propriété à tout jamais d'un autre être!...

FERGAN.

Vos propos sont la négation même du mariage, dont le premier principe est qu'on n'en puisse pas sortir à volonté!...

IRÈNE.

Allons donc ! Il y a une époque, toute récente encore,

où, ici même, en France, la décision d'un seul des époux suffisait pour faire rompre son mariage...

FERGAN.

Qui vous a enseigné cela ?

IRÈNE.

L'avoué.

FERGAN.

Ah ! ah ! Vous en étiez déjà là !...

IRÈNE.

Dans les premières années de ce siècle, dans un temps qui valait bien le nôtre, c'était cela qui était la loi conjugale. Je ne rêve donc pas des choses monstrueuses, incompatibles avec l'ordre social !... Haïr désespérément son conjoint, le haïr aujourd'hui plus qu'hier, demain encore plus qu'aujourd'hui, c'était une cause accueillie de divorce. Ma parole ! cela aurait dû rester la raison suprême. Je n'en vois pas qui vaille celle-là !...

FERGAN, *dédaigneusement.*

La loi nouvelle n'a seulement pas admis le divorce par consentement mutuel !...

IRÈNE.

Eh ! quand un mari et une femme sont capables de s'entendre sur le divorce, ils en auraient déjà moins besoin !...

C'est pour ceux qui sont incapables de tout accord, même de celui-là, que le divorce aurait dû être inventé!...

FERGAN.

Prenez-en votre parti : tous les moyens vous sont fermés.

IRÈNE.

J'en trouverai un.

FERGAN.

Aucun! Je ne vous inflige ni sévices ni injures graves. Je ne suis pas adultère. Je n'ai pas encouru, que je sache, de condamnation infamante. En dehors de ces trois cas, et contre le mari que je suis, vous ne pouvez rien demander aux tribunaux.

IRÈNE.

Je puis faire, et tant faire, que ce soit vous, alors, qu, leur demandiez de vous débarrasser de moi!

FERGAN.

Nullement.

IRÈNE.

Pourtant, si je vous crée je ne sais quelle situation impossible?

FERGAN.

Vous ne triompherez pas de mon caractère,

IRÈNE.

Nous verrons bien!

FERGAN.

Quelque grief que vous me donniez, je n'y répondrais qu'en vous bridant plus étroitement.

IRÈNE.

Je quitterai le domicile conjugal, je prendrai la fuite...

FERGAN.

Je vous ferai ramener par les gendarmes... (*Soubresaut d'Irène.*) J'en ai le droit.

IRÈNE, *outrée.*

Et si la révolte faisait de moi une femme qu'un homme d'honneur ne puisse pas garder.

FERGAN, *intraitablement.*

Je vous garderais!... Il me plaît de ne pas vous rendre votre liberté. Et quand ce ne serait là que mon bon plaisir, c'est légitime que je l'oppose au vôtre. Je vous tiens, je ne vous lâcherai pas!

IRÈNE.

Oh! qu'il n'y ait plus d'esclaves, plus de serfs nulle part; et que l'on doive pourtant être esclave, être serve, parce que l'on a un mari!... Qu'il n'y ait plus de vœux éternels devant Dieu, puisqu'une religieuse, de nos jours, peut quitter le couvent, et qu'il y ait un vœu éternel

de l'époux devant l'autre époux ! Que chacun ne soit pas le premier à posséder la disposition de son âme et de son corps ! Non, cela me dépasse, je ne le reconnais pas, je ne le supporte pas, je ne le veux pas ! ↵

FERGAN.

Vous vous y ferez... Plus que jamais, vous le pensez bien, je suis résolu à cette réforme de nos habitudes que je vous avais annoncée. Nous allons quitter Paris. Je vais vous procurer une atmosphère calmante, qui vous fera, sans doute, le bien nécessaire ; et mon repos en profitera aussi quelque peu.

IRÈNE, *éperdue.*

Ce n'est pas votre dernier mot?...

FERGAN.

Si !

IRÈNE, *le suppliant à mains jointes.*

Vous ne serez pas impitoyable?... Vous ne voulez pas ma perte...

FERGAN, *la repoussant.*

Ah ! je vous en prie, pas d'enfantillages ! Quand ç'a été votre tour d'être intraitable pour moi, je vous ai épargné la formalité des supplications. Mon parti est désormais arrêté.

IRÈNE, *se jetant à ses genoux.*

Grâce ! grâce ! Sauvez-moi !

FERGAN.

Ma volonté est inébranlable!... Tâchez de vous remettre... Plus tard, un jour, je suis convaincu que, vous-même, vous m'approuverez de vous avoir maintenue dans la voie régulière. (*Fergan sort par la porte qui mène chez lui.*)

## SCÈNE X

IRÈNE seule, puis MICHEL. *Irène reste un instant dans une attitude de désolation. Puis, avec égarement, elle se dirige vers le jardin d'hiver, d'où Michel s'élançe vers elle et vient la recevoir dans ses bras.*

IRÈNE.

Ah! toi! toi!... Fais de moi ce que tu voudras.





## ACTE III

La scène se passe dans un salon de château, à la campagne. Dans le rond, un perron donnant sur le parc. Portes à gauche et à droite.

### SCÈNE PREMIÈRE

FERGAN, VALANTON. *Au lever du rideau, Fergan est occupé à ranger des volumes dans une bibliothèque. Il a l'aspect, les allures et la mise d'un homme mûr. Valanton, qui a également vieilli, entre par la porte de droite, portant un attirail de pêche.*

VALANTON.

Vous ne m'accompagnez pas?... Vous êtes occupé?

FERGAN.

Vous voyez, mon cher, c'est moi qui continue à toujours être la maîtresse de maison. Depuis dix ans à peu près que nous sommes retirés ici, je n'ai jamais pu obtenir

d'Irène qu'elle montrât la moindre attention pour tous les petits arrangements de notre intérieur.

VALANTON.

Oh! dame, convenez aussi que lorsqu'elle est venue résider dans cette campagne, ça n'a pas été tout à fait de son plein gré.

FERGAN.

Oui, mais depuis dix ans!

VALANTON, *s'asseyant pour arranger une ligne.*

Oh! les femmes, ça peut bouder très longtemps! On leur a même fait des pièces pour cette destination spéciale. Elles ont eu des boudoirs un siècle avant que les hommes eussent leurs fumoirs.

FERGAN

Ne croyez pas qu'Irène apporte, à présent, dans notre vie, aucun mauvais vouloir. Ce que je tiens à vous faire remarquer à son sujet, je ne l'attribue qu'à une petite négligence de son caractère. Mais, Dieu merci, je ne me plains plus d'elle. Nous en avons bien fini de cet affreux temps, où j'ai certes dû lui faire sentir une main de fer...

VALANTON.

Dans un gant de fer.

FERGAN.

Sans doute. Mais j'aurai ainsi rempli la mission que j'avais...



VALANTON.

Vis-à-vis de vous, d'abord.

FERGAN, *avec satisfaction.*

Surtout vis-à-vis d'elle. Je lui ai assuré son existence d'honnête femme. Elle-même, avec toutes ses exubérances d'idées, pouvait-elle savoir de quoi elle aurait peut-être été capable si je lui avais rendu la direction de ses actes? Tenez, je me félicite chaque jour d'avoir jadis tenu bon. Dans cette retraite, l'état physique de ma femme s'est bien vite amélioré. Elle est devenue mère. Ses sentiments se sont modifiés. Elle a enfin compris la vie telle qu'on doit la comprendre, comme quelque chose de pas bien malin, dans quoi nous n'avions, l'un près de l'autre, qu'à nous laisser désormais tout bonnement vivre.

VALANTON.

Oh! évidemment, dans le mariage, il n'y a guère de tirage que pendant les quinze ou vingt premières années. Après, le plus fort est fait, tout s'arrange.

FERGAN.

Cela n'empêche pas qu'il puisse encore y avoir, par-ci par-là, des questions qui n'aillent pas toutes seules... Ainsi, tout à l'heure, je vais précisément avoir à trancher une difficulté; et je prévois bien que j'y aurai besoin de retrouver du nerf...

VALANTON, *d'un air consterne.*

Vous allez recommencer des discussions avec votre femme?

FERGAN.

Une discussion assez sérieuse, oui, je le crains. Il s'agit de l'éducation de notre René, et ma femme n'a pas l'air disposé à l'entendre comme il va falloir que ça soit.

VALANTON.

Oh! bien, mon cher, attendez, s'il vous plaît, que Pauline et moi nous ayons terminé notre villégiature chez vous.

FERGAN.

Impossible! La rentrée des classes a lieu aujourd'hui même. J'ai prévenu au collège de Saint-Christophe, à quinze kilomètres d'ici, que René y coucherait ce soir. A diverses reprises, Irène s'est montrée si hostile à l'idée de se séparer du gamin que j'ai mieux aimé la laisser en paix jusqu'au dernier instant.

VALANTON.

Comment? vous n'avez pas encore pris le soin d'obtenir son assentiment!

FERGAN.

Elle me l'a refusé en chaque circonstance, et avec ces façons nerveuses que nous lui avons connues autrefois. Alors il m'a paru préférable de me taire sur ce sujet auprès d'elle, de lui épargner de l'agacement à l'avance, de la trépidation superflue... De toute manière, n'est-ce pas? la crise de la séparation était inévitable. Mieux valait

donc ne raisonner Irène qu'une fois pour toutes, au moment même d'exécuter ce que j'ai résolu.

VALANTON.

Hum! hum! Cela, en effet, ne devra pas marcher tout seul. (*Se disposant à partir avec ses engins.*) Tâchez au moins que le raccommodement soit fait quand je rentrerai... Je m'en vais m'installer avec mes lignes dans un petit coin que j'ai découvert.

FERGAN.

Quelle espèce de poisson pêchez-vous ?

VALANTON, *modestement.*

Heu! je n'en exclus aucune!

FERGAN.

Mais qu'est-ce que vous prenez ?

VALANTON.

Rien.

FERGAN.

C'est que vous ne connaissez pas votre métier.

VALANTON.

Ce sont vos poissons qui ignorent le leur! Ils passent, ils regardent, ils flairent. Ils ne mordent pas. Ils ne savent même pas jouer avec le bouchon. Ils sont tristes... comme tout ce pays de pierres et de ravins... Allons... au revoir. (*Il sort par la porte de gauche.*)

## SCÈNE II

FERGAN, puis IRÈNE et PAULINE. *Les deux femmes entrent par la porte du perron. Irène a les cheveux gris, la tenue austère et les vêtements sombres. Pauline rapporte une brassée de belles herbes et de fleurs d'eau.*

PAULINE.

Nous sommes exténuées.

FERGAN.

Jusqu'où êtes-vous donc allées ?

PAULINE.

Nous avons commencé par le bois ; puis, arrivées au ré d'en bas, nous avons voulu sortir du parc pour revenir ir le hameau.

FERGAN, *avec une assurance de propriétaire bien clos.*

Oui, mais la haie vous en a empêchées

PAULINE.

Pas le moins du monde. Le passage était dégarni de sa

broussaille... Une paysanne venait d'entrer par là pour laver du linge à la rivière. La femme d'un voisin, n'est-ce pas, Irène ?

FERGAN.

C'est un peu fort! (*A Irène.*) Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

IRÈNE.

Je lui ai demandé comment allait son enfant.

FERGAN.

Et c'est tout ?

IRÈNE.

Non, je lui ai donné encore ce qu'il lui fallait pour le pharmacien.

FERGAN, *prenant son chapeau.*

Eh bien, moi, je m'en vais la reconduire jusque dehors.

PAULINE.

Oh ! si j'avais pu m'attendre à cela !... Au moins ne la rudoyez pas. C'est une bien pauvre femme.

FERGAN.

Est-ce qu'elle a le droit d'être chez moi ?

PAULINE.

Ça ne vous fatigue donc pas d'être toujours ainsi, à cheval sur votre droit ?

FERGAN.

Si tout le monde était comme moi, la société marcherait mieux, je vous le garantis. (*Il sort.*)

### SCÈNE III

IRÈNE, PAULINE.

PAULINE.

Tu aurais dû retenir ton mari.

IRÈNE.

Il fait ce qu'il veut. Moi, je fais tout ce que je peux pour me détourner du chemin de sa volonté.

PAULINE.

Ainsi, ni les années écoulées, ni les situations qui changent avec l'âge, rien n'a modifié le fond de ton cœur à son égard ?

IRÈNE.

Non.

PAULINE.

Cependant vous ne vous querellez plus.

IRÈNE.

Il n'y a plus à présent qu'une querelle de possible entre nous. Mais celle-là nous l'avons, sourde encore et pourtant obsédante pour moi jusqu'à l'affolement.

PAULINE.

Quelle querelle ?

IRÈNE.

L'éducation de René.

PAULINE.

Il doit te trouver d'une tendresse maternelle un peu exagérée.

IRÈNE.

Oh ! oui, j'adore mon fils. C'est pour le faire vivre que j'ai renoncé à mourir !... Et je ne reste encore debout que pour cet enfant, par cet enfant... dont rien ne saurait me détacher... Ah ! cette petite vie inquiète, sa petite âme triste qui me semble n'être faite que de mes soupirs, jamais je ne consentirai à les confier, hors d'ici, à des maîtres, à des étrangers, à des autres !

PAULINE.

Est-ce que ton mari t'a déjà parlé de cela ?

IRÈNE

Oui, plusieurs fois ses explications et ses insistance à

cet égard m'ont mise au supplice. Jusqu'à ces derniers jours-ci, j'ai frémi en secret de la crainte qu'il n'essayât de donner suite à l'intention que je lui sais. Mais, pour cette année, tu vois qu'il vient de laisser passer la date de la rentrée des collèges, sans avoir rien tenté à nouveau... Lui si tranchant en toute chose, on dirait que, là-dessus, il sent en moi une créature gardant son petit. Et en cela il voit juste : je le lui disputerais désespérément, si j'y étais réduite, féroce.

PAULINE.

Pauvre sœur ! Ce n'est plus que dans cet enfant que je te vois vivre. Et tu étais donc destinée à ne pas avoir de vie pour toi-même ! Parfois, je songe à ce qui aurait pu, peut-être, t'advenir d'autre : et je reconnais bien que tu n'étais pas marquée pour le bonheur.

IRÈNE, *bensivement*.

Qui sait ?

PAULINE.

Mais non, hélas ! mais non !... Ah ! certes, ton existence aura été sombre, rigoureuse. Mais dans sa dureté même, n'auras-tu pas trouvé de quoi t'endurcir un peu le cœur ? Tandis qu'il y aurait eu un changement de sort où ta sensibilité se serait avivée encore. Et c'est au plus cher de toi-même qu'alors tu aurais été autrement déchirée !...

IRÈNE.

Que veux-tu dire ?



PAULINE.

Je pense à quelle épreuve tu aurais été condamnée par la suite, si tu avais autrefois réalisé des rêves que, sans les connaître, j'ai peut-être eu raison de deviner en toi.

IRÈNE.

Je ne te comprends pas.

PAULINE.

Mon Dieu, je ne devrais sans doute point te rappeler cela... Mais, bien souvent, va, j'y ai beaucoup songé.

IRÈNE.

A la fin, explique-toi.

PAULINE.

D'ailleurs, pourquoi ne me l'avouerais-tu pas maintenant! N'est-ce pas que tu as eu l'idée d'épouser Michel Davernier?

IRÈNE, *se détournant.*

C'est possible.

PAULINE.

Tu vois bien!... Ah! que de fois je me suis représenté que la pire de tes douleurs aurait été de perdre le bonheur, après l'avoir conquis!

IRÈNE.

Il n'y aurait eu qu'à me laisser me faire ma part de bonheur. Le reste me regardait.

PAULINE.

Non, va! C'est alors que tu aurais vraiment connu les abîmes de la souffrance humaine, si, montée en plein ciel avec un être aimé, il t'en avait fallu retomber tout d'un coup, lui mort, dans tes bras!

IRÈNE.

Si j'avais épousé Michel, il ne serait pas mort! Je l'aurais préservé de mourir. J'aurais été là à toute minute, pour le soigner d'amour, le guérir de caresses. Je lui aurais épargné ce qui, dans sa vie sans foyer, l'aura rongé, assailli, usé : les solitudes, les anxiétés, les imprudences, tout ce qu'on ne sait pas... (*Comme se parlant à elle-même.*) tout ce qu'on ne peut pas savoir!...

PAULINE, *secouant la tête.*

Pfff!! un poitrinaire!... fils de poitrinaire!...

IRÈNE, *bouleversée.*

Tais-toi!

PAULINE.

Qu'as-tu?

IRÈNE, *se contenant.*

Rien... L'affreuse pensée de cette loi de mort!... (*Évasivement.*) Le souvenir... Pourquoi m'as-tu parlé de cela?...

## SCÈNE IV

LES MÊMES, RENÉ FERGAN.

RENÉ, *entrant en courant.*

Maman, maman!...

IRÈNE, *ouvrant les bras à son fils.*

René!... Mon trésor!... Mon mignon si faible!... Viens que je t'embrasse! (*Elle l'enlace.*)... que je te câline, que je te regarde prendre de belles couleurs!... Oh! deviens bien fort! (*L'enfant murmure.*)... bien tapageur! (*L'enfant se débat.*)... bien mauvais même, comme un bon petit diable!...

RENÉ.

Papa m'a promis qu'il allait m'emmener avec lui, dans le dog-cart...

IRÈNE.

Non, monsieur, non!... Vous savez bien qu'il vous est défendu de jamais sortir sans moi!

RENÉ.

Oh!

IRÈNE.

D'abord, te voilà en nage ! Quelle bêtise as-tu faite ? Je t'avais laissé en train d'écrire ton devoir avec mademoiselle

## SCÈNE V

LES MÊMES, FERGAN.

FERGAN.

Cela prouve que les demoiselles ont cessé, pour un temps, d'avoir de l'influence sur ce gaillard.

IRÈNE.

Il faut te changer des pieds à la tête.

FERGAN, *haussant les épaules.*

Ta, ta, ta, ta !

PAULINE, *prenant la main de René, à Irène.*

Confie-le-moi. Je monte là-haut. Je le gronderai comme les tantes se mêlent de gronder. (*Avec une feinte gravité.*) Ça ne le fera pas rire. (*Tendrement.*) Ni pleurer. (*Pauline sort avec René.*)

## SCÈNE VI

IRÈNE, FERGAN.

FERGAN, *un peu embarrassé.*

J'ai précisément à vous entretenir du parti à prendre pour l'éducation de René.

IRÈNE, *effarée.*

A propos de quoi, aujourd'hui?

FERGAN.

Parce que la chose ne souffre plus de retard...

IRÈNE.

Pourquoi?

FERGAN.

Il va avoir dix ans.

IRÈNE.

Eh bien?

FERGAN.

Jusqu'à cet âge, j'ai volontiers reconnu que le mieux était de vous laisser la haute main sur lui. Il y a mille soins premiers pour lesquels la mère s'entend dans la perfection... Vous me rendrez cette justice que, tout en désapprouvant vos excès d'attention, je ne vous ai encore contrecarrée en rien.

IRÈNE.

Et maintenant?

FERGAN.

Maintenant que notre fils devient un petit homme, il ne me conviendrait pas que vous en fissiez une jeune fille.

IRÈNE.

Vous n'avez qu'à me dire comment vous voulez que je l'élève.

FERGAN.

Je ne suis pas plus compétent que vous dans les détails d'enseignement. Je sais seulement que René a besoin désormais de recevoir une instruction plus étendue. Nous ne devons plus le borner à celle qui se donne dans la famille.

IRÈNE.

Si je ne vous parais plus suffire, prenons un précepteur, faites venir des professeurs...

FERGAN.

Ça ne serait point l'affaire. On rendrait un mauvais service à un garçon, quand l'âge convenable lui est venu, en ne l'accoutumant pas à une discipline, à une émulation, à une habitude déjà de compter un peu sur lui-même. Et ces choses-là, elles ne peuvent être fournies qu'au collègue.

IRÈNE.

Nous y voilà donc revenus!... Combien de fois faudrait-il vous répéter que ce serait un meurtre... un vrai meurtre... de priver René de mes soins!

FERGAN.

Laissez là ces imaginations déréglées. Soyons sérieux : notre fils ne travaillera jamais bien à nos côtés. Vous l'aimez trop, d'une façon trop passionnée. Vous ne savez jamais être assez sévère.

IRÈNE, *indignée.*

Et vous voudriez charger des gens d'être sévères pour lui. Un pauvre petit enfant, dont je n'ai pas encore osé croire que, moi, sa mère, je réussirais à le faire vivre, à l'élever... Mais il a sans cesse besoin que je veille auprès de lui! Pour un rien, il tousse!... Souvent, je me lève la nuit, et je le trouve dans des transpirations qui m'épouvantent...

FERGAN.

C'est cela que je déclare fâcheux, même un peu ri-

dicule. C'est votre luxe de précautions qui l'étirole, ce petit bonhomme. Il ne s'en portera que mieux, dès qu'il sera moins dorloté.

IRÈNE.

Mon fils ne me quittera pas.

FERGAN.

Mon fils suivra mon exemple. A son âge, il y avait déjà deux ans que j'étais en pension. Il fera comme les enfants de nos voisins de châteaux, de tous les gens de notre monde. Il viendra ici le dimanche. J'irai le voir souvent. Vous irez chaque fois que vous voudrez... et que l'état de nos chevaux le permettra...

IRÈNE.

René est malade, vous dis-je, gravement malade. Son existence est en question... Je le sais, moi ! Les médecins me l'ont dit...

FERGAN.

Quels médecins ?

IRÈNE.

Tous !... Tous ceux que j'ai pu consulter dans les environs.

FERGAN.

Vous avez fait cela ?... En cachette ?...



IRÈNE.

Oui!...

FERGAN.

C'est absurde!... Et quelle maladie a-t-on trouvée à notre fils?

IRÈNE, *interloquée.*

On a reconnu que...

FERGAN, *incrédule.*

Quoi?

IRÈNE.

... Que mon amour seul était capable de le préserver... de le sauver... par un régime de tous les jours, par un traitement de tous les instants...

FERGAN.

Assez de phrases vagues!... Quand quelqu'un est malade, sa maladie porte un nom. Précisez?

IRÈNE.

Comme vous me tourmentez!... Mais croyez-moi donc! Vous voyez bien dans quelle émotion je suis!...

FERGAN.

Hé! les docteurs aussi auront bien vu ce que vous attendiez d'eux pour me l'opposer. Vous en avez remporté des diagnostics de complaisance... Ah çà! vous

êtes une femme bien portante. Moi, sapristi! j'ai un bon coffre! Est-ce avec ces antécédents-là que l'on donne naissance à des enfants rachitiques? (*Irène baisse la tête pendant ces paroles qui la gênent.*) Au surplus, nous constaterons bientôt comment notre fils aura profité de sa première année d'internat...

IRÈNE.

Jamais!

FERGAN.

Plaît-il?

IRÈNE.

Jamais vous ne me convaincrez sur ce point! Jamais je ne fléchirai!

FERGAN.

Alors, finissons-en tout de suite avec cette discussion stérile : veuillez faire préparer le petit bagage de René.

IRÈNE.

Comment cela?

FERGAN.

Je vais le conduire au collège...

IRÈNE, *éperdue.*

Vous allez... vous oseriez...

FERGAN.

Je veux être parti dans une heure.

IRÈNE.

Ah! cela ne sera pas!... C'est la vie de mon fils que je défends contre votre horrible erreur. Je le garderai! fût-ce jour et nuit, dans mes bras.

FERGAN.

Allons! allons! Vous voici redevenue telle que je vous avais crue corrigée de l'être... Et vous me contraignez à vous imposer ma toute-puissance de père, comme jadis ma toute-puissance de mari!...

IRÈNE.

Ne me parlez pas de ce que vous avez fait! Il a été beau, votre triomphe, pour que vous vous y complaisiez encore!... Oui, j'ai courbé la tête, avec plus de haine encore dans le cœur. J'ai baissé le front; et, depuis lors, je ne vous ai plus regardé en face. Mais, aujourd'hui, ce n'est pas votre femme qui se redresse devant vous et que vous obligez à vous braver : c'est la mère, une mère que rien ne fera reculer...

FERGAN.

Vous vous trompez sur les droits de la mère.

IRÈNE, *avec un mépris farouche.*

Ce ne sont pas les mères qui s'abusent sur leurs droits!... Nous les sentons, nous autres, se former en nous avec l'enfant même. Et nos yeux voient ces droits naître de nous, attachés à nos propres entrailles...

FERGAN.

Une fois de plus j'ai raison, à l'encontre de vos utopies, de par la loi...

IRÈNE.

Ah! cet affreux mot reparait donc! Vous aussi, je vous retrouve vous jouant de la vie de mon fils, pareil à ce que vous avez été pour briser la mienne. Sans remords, avec ces yeux-là de bourreau tranquille dans l'accomplissement de sa besogne!

FERGAN.

Dites tout ce qu'il vous plaira. Rien ne m'empêchera de disposer de notre fils.

IRÈNE, *dans une hésitation tragique.*

Oh! ne saurai-je donc pas vous dire ce qui vous empêcherait de me le disputer!...

FERGAN.

Il m'appartient avant vous.

IRÈNE, *haletante.*

Ce n'est pas vrai!

FERGAN.

Contre vous.

IRÈNE.

Non! non!

FERGAN.

Allez veiller à son départ.

IRÈNE.

Écoutez!...

FERGAN, *s'en allant.*

Non!... je vais donner l'ordre d'atteler.

IRÈNE, *lui barrant le chemin.*

Devant Dieu, cet enfant est à moi seule, ici!

FERGAN, *la rejetant en arrière de lui.*

Il est à moi, qui suis le père!

IRÈNE, *violemment, avec un grand geste tranchant.*

Vous n'êtes pas son père!

FERGAN, *stupéfait.*

Ah çà! vous devenez folle?

IRÈNE, *presque rassérénée.*

Je redeviens franche.

FARGAN, *suffoqué.*

Vous dites?... Vous savez ce que vous dites?

IRÈNE.

Je le sais.

FERGAN.

Vous voulez m'égarer?... Cette phrase... incroyable... cet outrage... c'est un moyen en dernier recours! Parlez vite! Mais parlez donc!

IRÈNE.

Vous demandez des preuves? soit!... Rappelez-vous! Je vous avais fermé ma chambre; j'avais tout tenté pour vous chasser de ma vie... Et vous m'aviez emmenée en servitude, inoubliablement!...

FERGAN, *d'une voix féroce.*

Après?

IRÈNE.

Par quel sentiment ai-je pu faiblir un jour devant vos obsessions et redevenir votre femme?

FERGAN, *commençant à comprendre.*

Oh!

IRÈNE.

Je portais mon secret. Pour sauvegarder l'enfant, je vous ai caché la vérité, comme pour le sauver en ce moment, je vous la dis!...

FERGAN, *se précipitant contre elle.*

Gredine! Gredine!

IRÈNE, *qui s'est réfugiée vers une sonnette.*

J'appelle vos domestiques.

FERGAN, *se maltrisant.*

Le scandale!... En effet, je sais à présent qu'aucun e infamie ne vous répugne.

IRÈNE.

C'est votre logique impitoyable qui m'a réduite au mensonge, à la faute!... Et c'est moi qui ne pardonne pas!

FERGAN.

Cet homme? Est-ce que je l'ai rencontré?

IRÈNE.

Peut-être!

FERGAN.

Nommez-le-moi!

IRÈNE.

Non.

FERGAN.

Il est venu ici?

IRÈNE.

Près d'ici.

FERGAN.

Je ne comprends pas comment vous avez pu parvenir à le voir.

IRÈNE.

Moi non plus.

FERGAN.

Vous l'avez vu souvent?

IRÈNE.

Que vous importe

FERGAN.

Vous le voyez encore?

*IRÈNE, lui cachant la douleur de sa réponse.*

Non, il y a longtemps qu'il est parti, loin... pour toujours!...

FERGAN.

Et vous ne trouvez pas abominable que le fils de votre amant, quoi que je fasse, soit mon fils, et doive toujours être mon fils?

IRÈNE.

Qui dit cela?... C'est votre même loi qui a dit que malgré moi, malgré tout, je serais toujours votre femme.

FERGAN.

Jamais je ne vous aurais soupçonnée!... Je vous ai su



mon ennemie. Mais... (*Il lui vient les larmes de son orgueil vaincu.*) mais je vous honorais comme telle.

IRÈNE.

Chacun fait la guerre avec ses moyens. Vous vous êtes servi de toute votre force... Moi j'ai eu contre vous (*D'une voix amollie.*) toute ma faiblesse!

FERGAN

Je n'ai fait que me retrancher dans mes droits.

IRÈNE.

La nature aussi a ses droits...

FERGAN, *méchanment.*

Du moins, la vivacité vous a rendue imprudente. En m'affranchissant de mes devoirs de père, vous ne pouvez m'en ôter l'autorité. Vous avez trahi cet enfant sur lequel je puis tout.

IRÈNE.

Après ce que je viens de vous dire, vous ne pouvez plus rien contre lui.

FERGAN.

Vraiment?

IRÈNE, *souverainement.*

Rien qui ne soit une lâcheté, une ignominie, une vengeance impossible.

FERGAN.

Tant pis!

IRÈNE.

Non, j'ai osé la révélation parce que c'était ressaisir mon fils pour toujours, le reprendre à vos sentiments les plus obligatoires d'homme simplement civilisé.

FERGAN, *menaçant.*

Et si j'étais devenu un sauvage, maintenant?

## SCÈNE VII

LES MÊMES, RENÉ.

IRÈNE.

René! mon Dieu!

RENÉ, *allant vers Fergan, entre les deux personnages.*

Est-ce que nous sortons bientôt, papa?

FERGAN, *bouleversé.*

Tais-toi!

IRÈNE, *s'emparant de son fils.*

Tais-toi ! tais-toi !

FERGAN.

Renvoyez-le, que nous achevions vite ce qui reste à dire.

IRÈNE, *à René.*

Retourne m'attendre auprès de tante Pauline.

RENÉ.

Pourquoi *que* papa a pleuré, puisqu'il ne pleure jamais ?

IRÈNE, *voulant l'éloigner, avec douceur.*

Va-t'en !

RENÉ.

Comment *ça se fait* que tu ne pleures pas aussi, toi qui pleures toujours... quand tu crois qu'on ne te voit pas?... Je le vois bien, moi !

IRÈNE, *l'embrassant.*

Ah ! chéri ! mon chéri !... Je n'ai donc plus de larmes.  
(*Le reconduisant.*) Va... va ! (*René sort.*)

## SCÈNE VIII

IRÈNE, FERGAN.

FERGAN.

Cet enfant, il est maintenant à vous seule... oui! Je vous l'abandonne. Faites-en ce que bon vous semblera... Vous avez dit vrai : je ne pourrais pas lui vouloir de mal. (*Faiblissant.*) Ce sera déjà bien assez que je m'apprenne à ne plus l'aimer. (*Avec autorité.*) Vous l'emmènerez.... vous allez partir avec lui.

IRÈNE.

Je ne partirai pas.

FERGAN.

Comment!...

IRÈNE.

Je ne consentirai pas à être jetée à la porte. Pour mon fils, je ne sacrifierai rien de sa situation régulière, de la considération qui s'attache à sa naissance..égale.

FERGAN.

Je vous y contraindrai donc !

IRÈNE.

Non.

FERGAN.

Ce divorce que vous avez tant réclamé, c'est moi, à présent, qui le veux et qui le demande.

IRÈNE.

Je ne l'accepte plus. Ma jeunesse est passée, mes espérances sont abolies, mon avenir de femme est mort. Je me refuse à changer le cours de ma vie, à bouger, à remuer. Je n'ai plus la volonté que de rester, jusqu'à la fin, où je suis, comme j'y suis.

FERGAN.

Vous voudriez que je vous supporte ?

IRÈNE.

Il le faudra bien. Vous n'avez contre moi rien d'autre que mon aveu...

FERGAN.

Est-ce que vous le renieriez au besoin ?

IRÈNE.

Oseriez-vous m'inviter à le renouveler publiquement ?

*Un temps.*

FERGAN, *andanti.*

Alors qu'est-ce que vous voulez que je devienne ainsi, face à face avec vous, toujours, toujours ? Quelle existence voulez-vous que je mène ?

IRÈNE.

La pareille à celle que vous m'avez fait mener jusqu'à ce jour. Nous sommes rivés au même boulet. Mettez-vous enfin à en sentir le poids et à le tirer aussi. Il y a assez longtemps que je le traîne toute seule.

FERGAN.

Il n'y a pas de justice.

IRÈNE.

Il y a celle du malheur commun.

FERGAN.

Vous êtes une coupable et je suis un innocent.

IRÈNE.

Nous sommes deux malheureux. Au fond du malheur, il n'y a plus que des égaux.













PQ  
2275  
H7T45  
1916

Hervieu, Paul Ernest  
Les tenailles

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

